

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 3

Artikel: On dentistre dâi z'autro iadzo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191487>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

fruits du même plant, qui ne mûrissent pas également.

2° Les cerisiers doivent être exposés au soleil, et dans un terrain très sain ; on a surtout remarqué que les fruits des cerisiers placés dans des prés irrigués et aux bords des ruisseaux, quoique bien récoltés, ne donnent pas une liqueur aussi bonne et en aussi grande quantité.

3° Lors de la cueillette, les cerises doivent être bien mûres et se coller aux doigts.

4° Les mettre le plus tôt possible dans un bon tonneau aviné, bien propre, et ne rien y ajouter ; puis laisser fermenter et, si tôt qu'on le peut, fermer le tonneau hermétiquement.

5° Au bout d'un mois, distiller avec un bon appareil à *bain-marie*. Ajoutons que quand les cerises ont produit du douze au quatorze pour cent, c'est tout ; on en a cependant vu aller jusqu'à seize. Tout cela dépend du reste de la cueillette, de l'exposition et du plant. Mais si cela va plus loin, il peut y avoir du doute.

6° Tirer le kirsch à vingt ou vingt et demi degrés au pèse-liqueur, système Cartier, le consommer et le vendre tel.

Il faut aussi que le cafetier à qui on l'a vendu, le livre dans les mêmes conditions à ses clients ; alors quand ils auront apprécié cette liqueur une ou deux fois, il reviendront chaque jour prendre leur tasse, sans oublier le petit verre en disant au garçon : « Tu sais, du même ! »

Avec du kirsch comme celui-là, pas besoin de vérifier, pas besoin de bois de gaïac, pas besoin de gouttes de lait que le petit chat boira très bien.

Du kirsch comme celui-là, dis-je, vaudra encore mieux que le meilleur cognac du monde, contre l'influenza.

L. REGARD,

Président de la Société de distillerie.

On dentistre dâi z'altro iadzo.

Dè tot teimps on a z'u mau âi deints ; mâ lè z'altro iadzo, lè dentistres étiont bin dè pe rà què ora, et c'est tot ào plie se y'ein avâi pi ion pè canton. C'étaî lè mâidzo que soignivont lè machoirès que n'allâvont pas, et la mâiti dâo teimps, dein lè veladzo, se failâi trairè onna deint, c'étaî lo martsau que la trésâi, kâ coumeint l'avâi accoutemâ dè teni lè pinçès po fordzi, cein ne lâi étâi pas molési dè mani'yî cliiâo avoué quiet on aveintâvè lè deints.

Lo martsau dè B. étâi z'u moo, et coumeint l'avâi laissi onna pince à trairè lè deints, son valet Louis, sè peinsâ que n'étâi pas lo diablo dè sein servi, et po ne pas la laissi einrouilli, vollie sè mètrè à féré coumeint son père.

On gaillâ qu'avâi on marté que lâi fâsâi gaillâ mau, sè décidâ d'allâ lo féré

trairè tsi Louis ào martsau. C'étaî lo premi iadzo que Louis pratiquâvè. Ye va criâ on vesin po veni teni la tэта à cé qu'avâi mau, et après avâi demândâ iô étâi la deint malâda, lâi crosè l'uti, fâ onna forta sécossa, et, crac ! cein lâi est !

— Aïe, aïe ! tonaire, que te m'as fé mau ! fâ lo gaillâ.

— Cein ne m'èbâyè pas, dit Louis, kâ l'ein est venu duès !

— Ao bin tant pis, cein ne fâ rein, repond l'altro, c'est atant dè fé po on altro iadzo. Ora diéro te dâivo-yo ?

— Eh bin vouaiquie ! c'est dix crutz po clia que tè fâsâi mau, et po l'otra, la bouna, te payéré demi-pot.

L'altro.

Dou compagnons avont soveint roudâ einsemblio, et coumeint y'ein avâi ion que n'avâi quasu jamé lo sou, l'altro payivè la depeinsa. Cé que n'avâi rein promettâi prâo dè reimborsâ, mâ l'étâi tot, et jamé ne lo fe.

On iadzo que sè trovâvont ein granta sociétâ et que redévèzâvont dè lào dzouveno teimps, stu gaillâ desâi : quand on est dou z'amis et qu'on sâ s'accordâ, on sè pâo bin amusâ ; n'ein soveint fé dâi corsès, mè et Dzaquie, et quand ion n'avâi pas dè quiet pâyî, l'est l'altro que payivè, n'est-te pas veré, Dzaquie ?

— Oi, repond Dzaquie, et l'est mè qu'été quasu adé l'altro.

Nous recommandons à nos lectrices la charmante nouvelle dont nous commençons aujourd'hui la publication sous le titre :

UNE RANCUNE VIVACE

I

« Si tu veux connaître le prix de l'argent, a dit Franklin, cherche à en emprunter. »

Le 13 juillet 1873, le négociant Dorian lui trouvait une valeur inappréciable, car il avait en vain frappé à la bourse de ses meilleurs amis, et se voyait à la veille de déposer son bilan.

Il allait et venait dans son arrière-magasin, anxieux, agité, recommençant le même compte pour la vingtième fois.

Sa femme, maigre et pâle, assise dans un fauteuil, paraissait souffrir physiquement et moralement ; elle regardait du côté de la porte, éternuée par l'attente.

Tout à coup elle tressaillit, se leva et alla au-devant d'un beau jeune homme de vingt-trois ans à la physionomie ouverte, intelligente et fière, qui l'embrassa en disant :

— Réjouis-toi, chère mère, je suis reçu avec une mention honorable ; me voilà docteur, prêt à voler de mes propres ailes.

Le front du père s'éclaircit, il serra avec orgueil la main de son fils, mais bientôt rendu aux difficultés de l'heure présente :

— Tu n'iras pas loin dans ton essor, mon cher Adrien. Après-demain nous serons déclarés en faillite, faute de six mille francs.

— Tout peut encore s'arranger, mon père ; je vais aller annoncer mon succès à M. Trellat et à mon grand-père, et leur demander cette somme si minime pour eux.

— Ils m'ont refusé hier : l'un par défiance, l'autre par avarice ; cependant, si tu le veux, tente encore une démarche, la fierté sied mal aux gens ruinés.

Le nouveau docteur se rendit chez un des plus riches commerçants de la rue Saint-Denis, monta au premier et, tout vibrant d'émotion, agita la sonnette.

Une gracieuse jeune fille de seize ans, blonde et svelte, l'expression douce et pensive, vint lui ouvrir.

— Eh bien ! êtes-vous reçu ?

— Oui, mademoiselle Laura, avec honneur !

— Tant mieux ! votre mère doit être bien heureuse, et des larmes de joie brillèrent dans ses yeux. — Venez vite annoncer cette bonne nouvelle à mon oncle et à ma tante, pendant que je vais prévenir Eugénie.

C'était la nièce de M. Trellat, qu'il avait prise chez lui à la mort de sa sœur pour la faire élever avec sa fille, son père l'ayant abandonnée pour mener une vie déplorable.

Adrien entra au salon, le cœur palpitant, en même temps que les deux jeunes filles.

— Félicitons-le, s'écria Laura, toute joyeuse, il vient de passer un brillant examen.

M. et Mme Trellat dirent un « très bien » du bout des lèvres, et firent signe à leur fille et à leur nièce de s'en aller.

Une étrange impression de froid et de malaise contracta le cœur du jeune homme, habituellement si bien accueilli dans cette maison.

Le commerçant cacha son air contraint sous une affectation d'importance.

— Mon ami, fit-il, je crois que, vu les conjonctures présentes, la position précaire de votre maison, votre doctorat vous sera inutile ; vous apprendrez le commerce ou un état eût mieux valu.

— Un état ? Mais grâce à mon grand-père, la fabrication des bronzes n'a pas de secrets pour moi. Dès demain, je compte me mettre à l'œuvre pour payer bien vite les six mille francs dont nous avons besoin.

— Voilà une louable résolution, Adrien ; vous savez que nous avons toujours eu beaucoup d'estime et d'amitié pour vous... cependant, il faut vous dire que vos trop fréquentes visites ont fait jaser dans le quartier... Eugénie a dix-huit ans, des parents sérieux ne peuvent avoir trop de prudence quand ils ont une fille à marier.

— Monsieur Trellat, ne craignez rien de ma loyauté, j'espère arriver avant peu à une position qui me permettra d'entrer dans votre famille... Mademoiselle Eugénie m'inspire la plus vive affection.

— Ta ! ta ! ta ! des enfantillages, reprit Mme Trellat ; notre fille, avec sa belle dot, n'attendra pas que vous ayez réussi pour se marier.

— Nous n'en serons pas moins bons amis, dit le négociant, en se dirigeant vers la porte.

Adrien crut comprendre qu'on lui donnait congé ; il salua gauchement sans prendre la